

# DÉCLARATION

C A G L I O S T R O

*Giuseppe Balsamo, dit Alexandre, comte de Cagliostro, est un aventurier italien né à Palerme en 1743. On pense qu'il est mort au château de Saint-Léon, près de Romé, en 1795. Il est d'abord médecin, puis s'adonne aux sciences occultes. A Paris, c'est l'homme à la mode avant la Révolution, sous Louis XVI, mais il est arrêté et condamné à la suite de sa participation à l'affaire du Collier.*

« Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu ; en dehors du temps et de l'espace, mon être spirituel vit son éternelle existence et, si je plonge dans ma pensée en remontant le cours des âges, si j'étends mon esprit vers un mode d'existence éloigné de celui que vous percevez, je deviens celui que je désire. Participant consciemment à l'Être absolu, je règle mon action selon le milieu qui m'entoure.

Mon nom est celui de ma fonction et je le choisis, ainsi que ma fonction, parce que je suis libre ; mon pays est celui où je fixe momentanément mes pas. Datez-vous d'hier, si vous le voulez, en vous rehaussant d'années vécues par des ancêtres qui vous furent étrangers ; ou de demain, par l'orgueil illusoire d'une grandeur qui ne sera peut-être jamais la vôtre ; moi, je suis Celui qui Est.

Je n'ai qu'un père : différentes circonstances de ma vie m'ont fait soupçonner à ce sujet de grandes et émouvantes vérités ; mais les mystères de cette origine, et les rapports qui m'unissent à ce père inconnu, sont et restent mes secrets ; que ceux qui seront appelés à les deviner, à les entrevoir comme je l'ai fait, me comprennent et m'approuvent. Quant au lieu, à l'heure où mon corps matériel, il y a quelque quarante ans, se forma sur cette terre ; quant à la famille que j'ai choisie pour cela, je veux l'ignorer ; je ne veux pas me souvenir du passé pour ne pas augmenter les responsabilités déjà lourdes de ceux qui m'ont connu, car il est écrit : « Tu ne feras pas tomber l'aveugle. » Je ne suis pas né de la chair, ni de la volonté de l'homme ; je suis né de l'esprit. Mon nom, celui qui est à moi et de moi, celui que j'ai choisi pour paraître au milieu de vous voilà celui que je réclame.

Celui dont on m'appela à ma naissance, ce qu'on m'a donné dans ma jeunesse, ce sous lesquels, en d'autres temps et lieux, je fus connu, je les ai laissés, comme j'aurais laissé des vêtements démodés et désormais inutiles.

Me voici : le suis Noble et Voyageur ; je parle, et votre âme frémit en reconnaissant d'anciennes

paroles ; une voix, qui est en vous, et qui s'était tue depuis bien longtemps, répond à l'appel de la mienne ; j'agis, et la paix revient en vos coeurs, la santé dans vos corps, l'espoir et le courage dans vos âmes. Tous les hommes sont mes frères ; tous les pays me sont chers ; je les parcours pour que, partout, l'Esprit puisse descendre et trouver un chemin vers vous. Je ne demande aux rois, dont je respecte la puissance, que l'hospitalité sur leurs terres, et, lorsqu'elle m'est accordée, je passe, faisant autour de moi le plus de bien possible ; mais je ne fais que passer. Suis-je un Noble Voyageur ?

Comme le vent du Sud, comme l'éclatante lumière du Midi qui caractérise la pleine connaissance des choses et la communion active avec Dieu, je viens vers le Nord, vers la brume et le froid, abandonnant partout à mon passage quelques parcelles de moi, me dépensant, me diminuant à chaque station, mais vous laissant un peu de clarté, un peu de chaleur, un peu de force, jusqu'à ce que je sois enfin arrêté et fixé définitivement au terme de ma carrière, à l'heure où la rose fleurira sur la croix. Je suis Cagliostro.

Pourquoi vous faut-il quelque chose de plus ? Si vous étiez des enfants de Dieu, si votre âme n'était pas si vaine et si curieuse, vous auriez déjà compris ! Mais il vous faut des détails, des signes et des paraboles. Or, écoutez ! Remontons bien loin dans le passé, puisque vous le voulez.

Toute lumière vient de l'Orient ; toute initiation, de l'Égypte ; j'ai eu trois ans comme vous, puis sept ans, puis l'âge d'homme, et, à partir de cet âge, je n'ai plus compté. Trois septénaires d'années font vingt et un ans et réalisent la plénitude du développement humain. Dans ma première enfance, sous la loi de rigueur et justice, j'ai souffert en exil, comme Israël parmi les nations étrangères.

Mais, comme Israël avait avec lui la présence de Dieu, comme un Metatron le gardait en ses chemins, de même un ange puissant veillait sur moi, dirigeait mes actes, éclairait mon âme, développant les forces

latentes en moi. Lui était mon maître et mon guide. Ma raison se formait et se précisait ; je m'interrogeais, je m'étudiais et je prenais conscience de tout ce qui m'entourait ; j'ai fait des voyages, plusieurs voyages, tant autour de la chambre de mes réflexions que dans les temples et dans les quatre parties du monde ; mais lorsque je voulais pénétrer l'origine de mon être et monter vers Dieu dans un élan de mon âme, alors, ma raison impuissante se taisait et me laissait livré à mes conjectures. Un amour qui m'attirait vers toute créature d'une façon impulsive, une ambition irrésistible, un sentiment profond de mes droits à toute chose de la Terre au Ciel, me poussaient et me jetaient vers la vie, et l'expérience progressive de mes forces, de leur sphère d'action, de leur jeu et de leurs limites, fut la lutte que j'eus à soutenir contre les puissances du monde ; je fus abandonné et tenté dans le désert ; j'ai lutté avec l'ange comme Jacob, avec les hommes et avec les démons, et ceux-ci, vaincus, m'ont appris les secrets, qui concernent l'empire des ténèbres pour que je ne puisse jamais m'égarer dans aucune des routes d'où l'on ne revient pas.

Un jour après combien de voyages et d'années le Ciel exauça mes efforts : il se souvint de son serviteur et, revêtu d'habits nuptiaux, j'eus la grâce d'être admis, comme Moïse, devant l'Éternel. Dès

lors je reçus, avec un nom nouveau, une mission unique. Libre et maître de la vie, je ne songeai plus qu'à l'employer pour l'oeuvre de Dieu. Je savais qu'il confirmerait mes actes et mes paroles, comme je confirmerais son nom et son royaume sur la terre. Il y a des êtres qui n'ont plus d'anges gardiens ; je fus de ceux-là.

Voilà mon enfance, ma jeunesse, telle que votre esprit inquiet et désireux de mots la réclame ; mais qu'elle ait duré plus ou moins d'années, qu'elle se soit écoulée au pays de vos pères ou dans d'autres contrées, qu'importe à vous ? Ne suis-je pas un homme libre ? jugez mes moeurs, c'est-à-dire mes actions ; dites si elles sont bonnes, dites si vous en avez vu de plus puissantes, et, dès lors, ne vous occupez pas de ma nationalité, de mon rang et de ma religion.

Si, poursuivant le cours heureux de ses voyages, quelqu'un d'entre vous aborde un jour à ces terres d'Orient qui m'ont vu naître, qu'il se souvienne seulement de moi, qu'il prononce mon nom, et les serviteurs de mon père ouvriront devant lui les portes de la Ville Sainte. Alors, qu'il revienne dire à ses frères si j'ai abusé parmi vous d'un prestige mensonger, si j'ai pris dans vos demeures quelque chose qui ne m'appartenait pas ! »

Le Comte de Cagliostro

**FIN**

**V1.0**

On le disait homme de Dieu, on le pensait envoyé de l'Agartha (le Gouvernement Occulte du Monde). Il avait pour nom Joseph Balsamo et se faisait appeler Cagliostro. Grand Maître de la Franc-Maçonnerie Égyptienne à son époque, il fonde en 1784 un cercle de réflexion qui prend rapidement le nom de Cercle Cagliostro. Ce Cercle prestigieux a toujours recruté ses membres parmi les adeptes avancés des organisations initiatiques. Il y a en effet des pratiques secrètes par l'apprentissage desquelles tous les Grands Initiés ont commencé. Le Cercle Cagliostro rassemble donc l'élite des Initiés. Son enseignement est sans pareil et a pour but de susciter l'éveil ! La société actuelle est basée sur le conditionnement des gens. Très peu de personnes pensent par elles-mêmes et dans nos pays les médias, et en particulier la télévision, se chargent de dire aux individus les opinions qu'ils doivent avoir et de maintenir leur esprit dans un état de torpeur. L'être humain dort spirituellement parlant !

Voyez ce qu'a écrit à ce sujet, Cagliostro lui-même :

*« Je considère que l'état que vit le commun des mortels est semblable au sommeil. Il n'y a qu'un seul moment au cours duquel l'être humain se réveille : c'est l'orgasme. Mais cet état est éphémère. Même au sein de certaines sociétés dites occultes, il suffit de regarder les titres ronflants dont certains s'affublent, pour se rendre compte de la vanité humaine. Ces titres ou grades conférés peuvent donner l'illusion à l'adepte qu'il a atteint un certain éveil, alors qu'en réalité il n'a acquis aucune maîtrise. Ne vous attendez pas à retrouver cette structure au sein du "Cercle Cagliostro". Nous ne vous conférerons aucun titre. Votre réel développement intérieur sera votre seule et véritable récompense. »*

# LETTRE DE M. LE COMTE DE CAGLIOSTRO À M. N... (1786) <sup>1</sup>

« Je vous écris de Londres, mon cher N... Ma santé est bonne ; celle de ma femme aussi. Vous avez su les détails de ma route. Que de scènes touchantes ! Il sembloit que mes amis m'eussent devancé partout. Boulogne a mis le comble. Tout ce bon peuple sur le rivage, les bras tendus vers mon paquebot, m'appelant, s'écriant, me comblant de bénédictions et me demandant la mienne !... Quel souvenir ! Souvenir cher et cruel ! On m'a donc chassé de France ! On a trompé le roi ! Les rois sont bien à plaindre d'avoir de tels ministres. J'entends parler du baron de Breteuil, de mon persécuteur. Qu'ai-je fait à cet homme ? de quoi m'accuse-t-il ? d'être aimé du cardinal ? de l'aimer à mon tour ? de ne l'avoir pas abandonné, d'avoir de bons amis partout où j'ai passé ? de chercher la vérité, de la dire, de la défendre, quand Dieu m'en donne l'ordre en m'en donnant l'occasion ? de secourir, de soulager, de consoler l'humanité souffrante par mes aumônes, par mes remèdes, par mes conseils ? Voilà pourtant tous mes crimes ! M'en fait-il un de ma requête d'atténuation ? Cela m'est revenu. Singulière défaite ! Mais avais-je présenté cette requête, lorsque, voyant mon buste chez le cardinal, il dit, avec colère entre ses dents : « On voit partout cette figure : il faut que cela finisse ; cela finira ! »

Mon courage l'a, dit-on irrité ; il ne peut digérer qu'un homme dans les fers, qu'un étranger sous les verrous de la Bastille, sous sa puissance, à lui, digne ministre de cette horrible prison, ait élevé la voix, comme je l'ai fait, pour le faire connaître, lui, ses principes, ses agents, ses créatures, aux tribunaux françois, à la nation, au roi, à toute l'Europe. J'avoue que ma conduite a dû l'étonner ; mais, enfin, j'ai pris le ton qui m'appartenait. Je suis bien persuadé que cet homme, à la Bastille, ne prendrait pas le même. Au reste, mon ami, tirez-moi d'un doute. Le roi m'a chassé de son royaume mais il ne m'a pas entendu. Est-ce ainsi que s'expédie en France, toutes les lettres de cachet ? Si cela est, je plains vos concitoyens, surtout aussi longtemps que le baron de Breteuil aura ce dangereux département. Quoi, mon ami ! vos personnes, vos biens sont à la merci de cet homme tout seul ? Il peut impunément tromper le roi ? Il peut, sur des exposés calomnieux, et jamais contredits, surprendre, expédier, et faire exécuter par des hommes qui lui ressemblent, ou se donner l'affreux plaisir d'exécuter lui-même des ordres rigoureux qui plongent l'innocent dans un cachot et livrent sa maison au pillage ? J'ose dire que cet abus

déplorable mérite toute l'attention du roi. Me trompé-je ? Oublions ma propre cause, parlons en général.

Quand le roi signe une lettre d'exil ou d'emprisonnement, il a jugé le malheureux sur qui va tomber sa rigueur toute puissante. Mais sur quoi a-t-il jugé ? Sur le rapport de son ministre, sur quoi s'est-il fondé ? Sur des plaintes inconnues, sur des informations ténébreuses qui ne sont jamais communiquées ; quelquefois même sur de simples rumeurs, sur des bruits calomnieux semés par la haine et recueillis par l'envie.

La victime est frappée sans savoir d'où le coup part ; heureuse, si le ministre qui l'immole n'est pas son ennemi ! Je le demande, sont-ce là des caractères d'un jugement ? Et, si vos lettres de cachet ne sont pas au moins des jugements privés, que sont-elles donc ? Je crois que ces réflexions, présentées au roi, le toucheraient.

Que serait-ce s'il entroit dans le détail des maux que sa rigueur occasionne ? Toutes les prisons d'Etat ressemblent-elles à la Bastille ? Vous n'avez pas idée des horreurs de celle-ci : la cynique impudence, l'odieux mensonge, la fausse piété, l'ironie amère, la cruauté sans frein, l'injustice et la mort y tiennent leur empire ; le silence barbare est le moindre des crimes qui s'y commettent. J'étois depuis six mois à quinze pieds de ma femme, et l'ignorais : d'autres y sont ensevelis depuis trente ans, réputés morts, malheureux de ne pas l'être, n'ayant, comme les damnés de Milton, de jour dans leur abyme que ce qu'il leur en faut pour apercevoir l'impénétrable épaisseur des ténèbres qui les enveloppent ; ils seroient seuls dans l'univers si l'Eternel n'existoit pas, ce Dieu bon et vraiment tout-puissant, qui leur fera justice, un jour, à défaut des hommes. Oui, mon ami, je l'ai dit captif, et libre je le répète, il n'est point de crime qui ne soit expié par six mois de Bastille. On prétend qu'il n'y manque ni questionnaires ni bourreaux ; je n'ai pas de peine à le croire. Quelqu'un me demandoit si je retournerois en France, dans le cas où les défenses qui m'en écartent seroient levées. Assurément, ai-je répondu, pourvu que la Bastille soit devenue une promenade publique. Dieu le veuille ! Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux, vous autres François : sol fécond, doux climat, bon cœur, gaieté charmante, du génie et des grâces, propres à tout, sans égaux dans l'art de plaire, sans maître dans les autres ; il ne vous manque, mes bons amis, qu'un petit point, c'est

<sup>1</sup> Ce texte fut publié à l'époque par les principales « gazettes » d'Europe.

d'être sûrs de coucher dans vos lits quand vous êtes irréprochables. Mais l'honneur ! mais les familles ! Les lettres de cachet sont un mal nécessaire... Que vous êtes simples ! On vous berce avec des contes. Des gens instruits m'ont assuré que la réclamation d'une famille étoit souvent moins efficace pour obtenir un ordre, que la haine d'un commis ou le crédit d'une femme infidèle. L'honneur des familles ! Quoi ! vous pensez que toute une famille est déshonorée par le supplice d'un de ses membres ! Quelle pitié ! Mes nouveaux hôtes pensent un peu différemment ; changez d'opinion, enfin, et méritez la liberté par la raison.

Il est digne de vos parlements de travailler à cette heureuse révolution. Elle n'est difficile que pour les âmes faibles. Qu'elle soit bien préparée, voilà tout le secret : qu'ils ne brusquent rien ; ils ont pour eux l'intérêt bien entendu du peuple, du roi, de sa maison ; qu'ils aient aussi le Temps, le Temps premier ministre de la Vérité ; le Temps, par qui s'étendent et s'affermissent les racines du bien comme du mal ; du courage, de la patience, de la force du lion, de la prudence de l'éléphant, la simplicité de la colombe, et cette révolution, si nécessaire, sera pacifique, condition sans laquelle il ne faut pas y penser. Alors, vous devrez à vos magistrats un bonheur dont n'a joui aucun peuple connu, celui de recouvrer votre liberté sans coup férir.

Oui, mon ami, je l'annonce, il règnera sur vous un prince qui mettra sa gloire à l'abolition des lettres de cachet, à la convocation de vos états généraux et surtout au rétablissement de la vraie religion. Il sentira, ce prince aimé du ciel, que l'abus du pouvoir est destructif, à la longue, du pouvoir même : il ne se contentera pas d'être le premier de ses ministres, il voudra devenir le premier des François. Heureux le roi qui portera cet édit mémorable ! heureux le chancelier qui le signera !

Heureux le Parlement qui le vérifiera ! Que dis-je, mon ami, les temps sont peut-être arrivés : il est certain, du moins, que votre souverain est propre à ce grand œuvre. Je sais qu'il y travailleroit, s'il n'écotoit que son cœur : sa rigueur à mon égard ne m'aveugle pas sur ses vertus.

Adieu, mon ami ; que dit-on du Mémoire ? La dernière lecture que Thilorier [avocat de Cagliostro] m'en a faite à Saint-Denis m'a causé bien des plaisirs : a-t-il su les détails de Boulogne à tenir pour en faire un article ? Ce mémoire est-il public ? Il doit l'être. Bonsoir, parlez de nous à tous nos amis ; dites-leur qu'ils nous seront présents partout : demandez à d'Esprêmesnil s'il m'a oublié ; je n'ai point de ses nouvelles.

Adieu, adieu, mon bon ami, mes bons et vrais amis ; c'est à vous que je m'adresse, pensez à nous ; que cette lettre vous soit commune ; nous vous aimons tous de tout notre cœur. »

## COMPTE RENDU D'UNE TRANSMUTATION EFFECTUÉE PAR CAGLIOSTRO

Voici un rapport détaillé relatant la façon dont, le 7 juin 1780, Cagliostro fit de l'argent dans une loge maçonnique de Varsovie, tel que l'un de ses membres le consigna dans une description de cette expérience.

Cagliostro me fit peser une livre de mercure que je possédais, déjà purifié.

Avant cela, il m'avait ordonné de distiller de l'eau de pluie jusqu'à ce que tout le liquide s'évapore, laissant un dépôt qu'il appelait Terre Vierge ou secunda materia. Il en resta environs 16 grains. Sur ses instructions, j'avais également préparé un extrait de plomb. Après que tous ces préparatifs furent achevés, il vint à la loge et me confia la tâche d'exécuter l'ensemble de l'opération de mes propres mains. Je fis ceci selon ses instructions dans l'ordre suivant :

La Terre Vierge fut placée dans un ballon et la moitié du mercure y fut ajoutée. J'additionnais alors 30 gouttes d'extrait de plomb. Lorsque j'agitais un peu la fiole, le mercure apparut comme mort ou fortement congelé. Je versais alors le supplément d'extrait de plomb sur le mercure restant qui demeura non altéré. J'eus alors à

placer ensemble les deux portions de mercure dans un ballon plus grand. Après l'avoir agité, tout le contenu pris en quelque sorte la même consistance solide. La couleur tourna au gris sale. L'ensemble fut alors agité dans un vase à moitié rempli. Cagliostro me donna ensuite un petit morceau de papier se révélant n'être que l'emballage de deux autres boulettes. Elles contenaient une poudre brillante de couleur carmin pesant sans doute un dixième de grain. La poudre fut mélangée dans le récipient et Cagliostro avala alors les trois papiers d'emballage. Pendant ce temps, je recouvrais le contenu du vase de plâtre de Paris préalablement préparé avec de l'eau chaude. Comme le récipient était rempli, Cagliostro le prit de mes mains, y ajoutant encore plus de plâtre de Paris et pressant fortement le tout de ses propres mains. Il me le rendit afin de sécher l'ensemble sur un feu de charbon de bois. Le vase fut placé dans un lit de cendres sur la fournaise à soufflerie. Le feu fut allumé et le récipient laissé ainsi pendant une demi-heure. Puis on le retira du feu grâce à une paire de pinces et on le transporta dans la loge. Le vase y fut brisé et dans le fond reposait une masse d'argent pesant 14 onces et demi.

FIN  
V1.0